

«Qui dérange sera éliminé»

En mémoire d'Oscar Romero

par Martin MAIER s.j., Munich*

Le 24 mars prochain, on célébrera le vingtième anniversaire du martyr d'Oscar Romero. L'évêque brésilien Pedro Casaldáliga disait qu'il faudra désormais diviser l'histoire de l'Eglise en Amérique latine entre l'avant et l'après Romero. De fait, sa biographie offre un concentré des changements de l'Eglise latino-américaine durant les dernières décennies. Le père Martin Maier, qui a vécu au San Salvador durant plusieurs années, lui rend hommage.

Il s'était presque habitué aux menaces de mort. Pourtant, en février 1980, le nonce au Costa Rica avait mis en garde Oscar Romero : sa vie était fortement menacée, il lui fallait se montrer très prudent. Au cours d'une retraite, sérieusement confronté à la possibilité de son assassinat, il écrivait dans ses notes personnelles : *J'ai peur des dangers qui menacent ma vie. Je devrais être prêt à donner ma vie, quoi qu'il arrive. Avec la grâce de Dieu, je peux accepter l'incertitude. Il a bien assisté les martyrs ; si nécessaire, il sera proche de moi lorsque je rendrai le dernier soupir.*

Le dimanche 23 mars, Oscar Romero prêcha comme d'habitude. Après le commentaire des textes de l'Écriture, il lu la longue liste des noms de ceux qui avaient été victimes de la violence la semaine précédente. Puis il adressa un pressant appel aux militaires et aux forces de sécurité du pays : *Au nom de Dieu et au nom de ce peuple qui souffre, dont la plainte monte jour après jour vers le ciel, je vous demande, je vous supplie, au nom de Dieu : cessez la répression.*

Le lendemain, à 18 heures, il célébra une messe en souvenir de la défunte mère

d'un ami dans la chapelle de l'hôpital où il avait son modeste appartement. La célébration avait été annoncée par un journal. Romero prêcha sur l'évangile du grain de blé qui tombe en terre et doit mourir pour porter du fruit. A peine avait-il prononcé les derniers mots que le coup mortel claqua. Perdant son sang, il s'écroula derrière l'autel, atteint en plein cœur par la balle. On le transporta dans une clinique, mais il n'y avait plus rien à faire. Son assassinat avait été commandité par le major Roberto d'Aubuisson et organisé par les escadrons de la mort du San Salvador.

Injustice et répression

Oscar Romero naquit le 15 août 1917 dans une petite ville de province, Ciudad Barrios, deuxième de huit enfants, de parents pauvres. A 12 ans, il commença un apprentissage de menuisier. C'est alors que s'éveilla en lui le désir de devenir prêtre. Il fréquenta le petit séminaire de la capitale

L'auteur est rédacteur en chef de la revue *Stimmen der Zeit*, à Munich.

de la province, San Miguel, et, plus tard, fit ses études de théologie à Rome, où il fut ordonné prêtre le 4 avril 1942. Nommé curé de la cathédrale de San Miguel à son retour de Rome, Oscar y développa durant vingt ans une riche activité pastorale et caritative. Le 21 juin 1970, il fut consacré évêque et nommé évêque-auxiliaire de l'archidiocèse de San Salvador.

Rédacteur en chef de l'hebdomadaire diocésain *Orientación*, Romero se montrait critique face à l'engagement social et politique des prêtres. Sa nomination comme archevêque de San Salvador, en février 1977, déçut tous ceux qui espéraient que l'Eglise s'engage en faveur d'un changement social au San Salvador. Pourtant, son regard sur la pauvreté avait déjà commencé à changer. Après sa nomination, le 15 octobre 1974, comme évêque de Santiago de María, son diocèse d'origine, il comprit que beaucoup des riches amis qui avaient soutenu ses œuvres de bienfaisance refusaient aux pauvres un juste salaire.

Le pays, qui avait derrière lui une longue histoire d'injustices et de répressions, était dominé par les fameuses «14 familles» qui possédaient à elles seules plus de la moitié des terres cultivables. Elles avaient leur propre quartier dans la capitale et vivaient dans de luxueuses villas, pendant que plus des deux tiers de la population croupissaient dans la misère. Au début des années 70, le peuple commença à s'organiser pour réclamer plus de justice sociale et la reconnaissance des droits de l'homme. Le gouvernement et l'armée tentèrent de noyer ces mouvements populaires dans le sang.

Après que les évêques latino-américains eurent affirmé «l'option pour les pauvres», au cours de l'assemblée plénière de Medellín, en 1968, une partie de l'Eglise se solidarisa avec les mouvements populaires. Dès lors, la classe dominante considéra de plus en plus comme des adversaires les groupes chrétiens et les prêtres engagés

socialement. Ce fut le début d'une des plus sanglantes persécutions des chrétiens de la récente histoire de l'Eglise.

Le 12 mars 1977, le père jésuite Rutilio Grande fut le premier prêtre victime d'un assassinat commandité par les grands propriétaires. Rutilio Grande avait inauguré une pastorale de conscientisation et de libération dans le village agricole de Aguilares. Il affirmait souvent dans ses prédications : *Dieu ne reste pas étendu dans un hamac, au ciel, loin au-dessus de nous, mais il est au milieu de nous*. Bien que Rutilio Grande ait été un ami, Romero s'en méfiait et montrait peu de compréhension pour son engagement à Aguilares. Son assassinat marqua un tournant décisif dans la conversion de l'archevêque. Parlant de la mort de Rutilio Grande, Oscar Romero remarquait : *S'ils l'ont tué pour ce qu'il a fait, alors je dois prendre le même chemin. Rutilio m'a ouvert les yeux*.

Une conversion radicale

C'est ainsi qu'a débuté ce que l'on a appelé plus tard *le miracle Romero*. Celui qui, autrefois, était réservé et anxieux, plus à l'aise parmi ses livres, cherchait maintenant à rencontrer les personnes. *Un évêque a toujours beaucoup à apprendre de son peuple*, disait-il, prenant au sérieux l'option pour les pauvres. Ce qui se traduisait par de longues et fastidieuses marches, dans la chaleur tropicale, vers des hameaux perdus, pour partager avec les pauvres leurs maigres repas, leur sentiment d'insécurité et les menaces qui pesaient sur eux. Dans son palais épiscopal, il avait organisé une cafétéria pour que les visiteurs puissent se rencontrer et parler ensemble. Dans la mesure du possible, il les rejoignait pour participer à leurs conversations.

Si, jusqu'alors, il n'avait jamais cité les documents de Medellín, ils devinrent une des sources principales de ses prédications

et de ses lettres pastorales. S'il avait recruté ses conseillers dans les rangs de l'Opus Dei, ses plus proches collaborateurs furent désormais ceux dont il s'était méfié et qu'il avait dénoncé à Rome, il y a peu de temps encore. Les riches, qui avaient été ses amis, se détournèrent en grande partie de lui et une publication militante d'extrême droite demanda même qu'on l'exorcise !

Romero avait compris que les problèmes du Salvador ne se résoudraient pas simplement par la bienfaisance. Ses prédications avaient un ton prophétique. Il parlait aux riches comme le prophète Amos : *Enlevez vos bagues ou bien le jour viendra où on vous coupera les mains.* Pour lui, les idoles étaient une réalité actuelle : l'idolâtrie de la richesse, du pouvoir, de la sécurité nationale transformait des valeurs limitées en absolus aux noms desquels on sacrifiait des personnes. Il déclara dans un sermon : *J'accuse surtout le culte de la richesse. Voilà le grand malheur du Salvador : la richesse, la propriété privée sont des valeurs absolues et intouchables. Malheur à qui touche cette ligne à haute tension ! Il se brûle.* Dans un autre sermon, il se défendit de l'accusation de se mêler de politique : *Lorsque, dans une prédication, on dénonce les péchés politiques, sociaux et économiques, ce n'est pas faire de la politique ; mais c'est la parole de Dieu qui se fait chair dans notre réalité.*

Celui qui gêne sera éliminé, avait-il dit une fois de façon lapidaire. Romero, le défenseur éloquent des opprimés, *la voix de ceux qui n'ont pas de voix*, la conscience de la nation, commençait à devenir très gênant. La répression progressait grâce au contrôle absolu des médias. Or, les sermons radiodiffusés de l'archevêque constituaient une source d'informations sur les événements qui s'étaient déroulés la semaine précédente dans le pays.

Sa parole prophétique et son action jaillissaient d'une source profonde, sa foi et

sa prière. Plusieurs fois il quitta des réunions importantes pour méditer dans la chapelle et trouver la lumière pour des décisions. Le chemin parcouru par Romero ne peut être compris qu'à partir de celui de Jésus. Beaucoup de passages des Evangiles se sont vérifiés dans sa vie. Comme Jésus a été traité de fou et de possédé, on disait de Romero qu'il était dérangé. Lui-même faisait le lien entre les menaces, toujours plus nombreuses, contre sa vie et le chemin de Jésus : *Ma seule consolation, c'est de savoir que le Christ lui-même, qui voulait apporter aux hommes ces grandes vérités, ne fut pas compris, qu'on l'a traité de séditieux et qu'on l'a condamné à mort, comme on m'a menacé ces derniers jours.* Lorsque l'Etat lui proposa une protection personnelle, il répondit : *Le pasteur ne veut aucune sécurité aussi longtemps que la sécurité de son troupeau n'est pas garantie.*

Durant les trois ans de son mandat d'archevêque, Romero a dû enterrer six prêtres assassinés. Il eut à ce propos des paroles surprenantes : *Je me réjouis, frères et sœurs, de ce que, dans ce pays, des prêtres ont été assassinés. Car il serait triste que dans un pays où d'horribles assassinats sont commis, il n'y ait pas de prêtres parmi les victimes. Ils témoignent d'une Eglise incarnée dans les souffrances du peuple.*

Pierre d'achoppement

La conversion de Romero a eu pour fruit une nouvelle unité, encore jamais atteinte à la base de l'Eglise, qui a entraîné une division à l'intérieur de la hiérarchie. Romero souffrait beaucoup de l'opposition acharnée de quelques-uns de ses pairs et du nonce apostolique. Il fut dénoncé à Rome. En 18 mois, on lui a envoyé trois visiteurs (des contrôleurs du Vatican). Il a même été sérieusement question de lui donner un administrateur apostolique pour lui retirer tout pouvoir de fait.

Durant les trois années où il a été archevêque, Romero a fait quatre fois le voyage de Rome. Le pape Paul VI, déjà affaibli par l'âge, l'a accueilli avec compréhension et l'a encouragé. Moins encourageante a été la première rencontre, en mai 1979, avec le pape Jean Paul II, récemment élu. Dans son journal, Romero laisse entendre que sa première impression n'était pas tout à fait satisfaisante. Le pape, qui avait été visiblement informé unilatéralement par les adversaires de Romero, l'exhortait surtout à chercher de meilleures relations avec le gouvernement. En parlant de cette première rencontre malheureuse à une proche connaissance, Romero avait les larmes aux yeux. Le deuxième entretien avec le pape, en 1980, deux mois avant son assassinat, a été plus positif.

Il faut dire que Jean Paul II a manifestement changé d'opinion sur Romero. Lors de sa première visite au Salvador, en 1983, le pape a insisté, contre les avis officiels, pour aller prier sur la tombe de Romero. Il l'a ouvertement loué comme un pasteur zélé, qui a donné sa vie pour l'amour de Dieu et le service de ses frères. En 1996, au cours d'une deuxième visite au Salvador, Jean Paul II s'est encore recueilli sur sa tombe.

Par delà sa mort, Romero reste une pierre d'achoppement et un signe de contradiction. Au début des années 80, il était dangereux pour les pauvres du Salvador d'afficher son portrait dans leurs cabanes. Lors des perquisitions de l'armée, cela suffisait pour être considéré comme subversif et disparaître. En 1990, la cause de Romero a été introduite dans l'espoir d'une canonisation pour l'année 2000. C'était aussi, paraît-il, un souhait personnel du pape. Mais lorsque, au cours de sa visite en 1996, Jean Paul II a demandé aux évêques du pays ce qu'ils pensaient de la canonisation de Romero, l'évêque Marco René Revelo - qui s'était déjà, au cours de sa vie, opposé à Romero - a répondu : *Il*

est responsable de la mort de 70 000 personnes. L'ancien vicaire général de Romero, Ricardo Urioste, remarquait à ce sujet qu'il est inimaginable qu'un évêque puisse tenir de tels propos.

Entre temps, de nouveaux obstacles à une canonisation sont apparus. Les adversaires de Romero occupent encore des postes influents au Vatican. Au Salvador, des membres de la classe dominante, qui ont sablé le champagne à la nouvelle de son assassinat, sont encore en vie, comme les hommes de mains de Roberto d'Aubuisson qui ont organisé l'assassinat. Il est aussi regrettable qu'on cherche toujours à le présenter comme un homme pieux et un peu naïf, qui se serait laissé manipuler par certains milieux ecclésiastiques et politiques.

Le peuple du Salvador, lui, a canonisé Oscar Romero depuis longtemps. Si on demande à des gens simples ce qu'il signifie pour eux, ils n'ont aucune difficulté à le reconnaître comme un saint : *Il a dit la vérité, il nous a défendus, c'est pour cela qu'il a été tué.* Son tombeau, dans la crypte de la cathédrale et la chapelle dans laquelle il a été assassiné sont devenus des lieux de pèlerinage. Ce qu'il pressentait est devenu une réalité : *S'ils me tuent, je ressusciterai dans le peuple du Salvador.*

Dans le monde entier, Romero est devenu le symbole d'une Eglise inspirée par la théologie de la libération et engagée pour les pauvres. Les croyants d'autres confessions, et même des non croyants, voient en lui un exemple. En juillet 1998, une statue de Romero a été inaugurée sur une des entrées de l'abbaye de Westminster, à Londres. Il y est représenté avec neuf autres martyrs du XX^e siècle, parmi lesquels figurent Dietrich Bonhoeffer, Martin Luther King et Maximilien Kolbe.

M. M.
traduction *choisir*